théâtre de Val-de-Reuil

L'ARSENAL

Scène conventionnée
d'intérêt national
Art et création pour
la danse

2024

MAISON DE CRÉATION 21

SOMMAIRE

06 **Jusqu'au soir**
Charlotte Rousseau / La Presque Compagnie
Texte : Marie Nimier

08 **Fenster**
Sandy Ouvrier / Collectif Manyways

10 **Train n°6857**
Éloïse Grastilleur et Grégoire Manhès / Duck-Billed Company
Texte : Marie Nimier

12 **Le poids des choses**
Camille Boitel / Compagnie L'immédiat
Texte : Marie Nimier

14 **Les maux se coincent dans ma gorge**
Ulrich N'Toyo / La Youle compagnie
Texte : Jean-Yves Lazennec

16 **Le poids des nuages**
Damien Droin / Compagnie Hors Surface
Texte : Marie Nimier

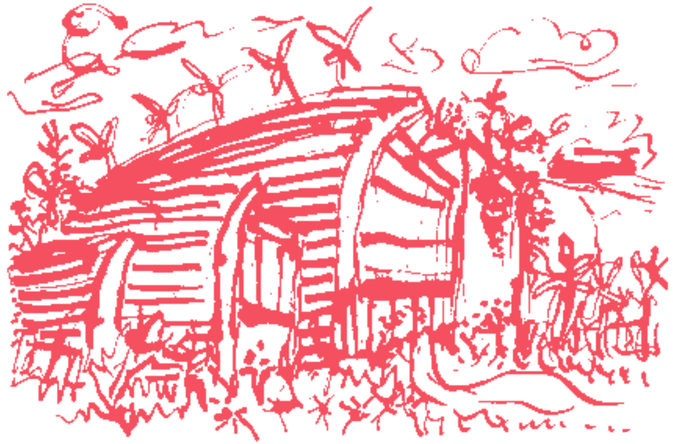
18 **Une enfant disparaît**
Marie Nimier et Patrick Pleutin
Texte : Marie Nimier

20 **Matière Paysage**
Yan Raballand / Compagnie Contrepoint
Texte : Marie Nimier

22 **Mahaut, fille de bois**
Laurence Brisset / Ensemble De Caelis
Texte : Jean-Yves Lazennec

24 **Face au mur**
Lorraine Kerlo Auregan / Compagnie Morituri te salutant
Texte : Jean-Yves Lazennec

26 **OMUPO !**
Antoine Berland / Collectif Les Vibrants Défricheurs
Texte : Jean-Yves Lazennec



28 **Come Together !**
Frédéric Jessua / La boîte à outils
Texte : Jean-Yves Lazennec

30 **Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre**
Claire Laureau et Nicolas Chaigneau / Compagnie PJPP
Texte : Dominique Boivin

32 **La Séance**
Benjamin Coyle / Compagnie Kopfkino
Texte : Dominique Boivin et Philippe Priasso

34 **À jeux ouverts**
Texte : Patrick Pleutin

HORS LES MURS

Malgré notre théâtre fermé, cumulant l'effet Covid puis un important dégât des eaux, nous avons reçu depuis juin 2020, une quinzaine de compagnies afin de répondre à l'appel général de solidarité envers les artistes. Solidarité ? Comment faire ? Donner de l'argent ? Donner un studio, un espace de travail ? Oui, certainement, mais plus encore une oreille attentive, une attention, un amour sans réserve pour ce temps consacré à chercher, trouver, recommencer, rater, recommencer, tenter, faire sien cette phrase essentielle de Samuel Beckett : « Essayer, rater, essayer encore, rater encore, rater mieux ! »

Voici, réunis en un journal, des dessins et des mots qui témoignent d'une grande activité au cœur d'une ville durant 6 mois, une ville solidaire, une ville et un maire résolument convaincus que la vie artistique n'est absolument pas dissociable de notre quotidien. Durant ce stop and go, ces confinements à répétition, nous avons choisi d'être au service des artistes, de leur dire de travailler encore et toujours, de ne pas avoir peur du vide des diffusions (oui, c'est un sale moment à passer), de travailler, d'affiner, de créer, de recommencer si besoin. Et nous serons là, Théâtre de l'Arsenal, pour les inviter à nouveau et cette fois avec des publics, heureux, ébahis, surpris, critiques, prêts à en découdre et à recommencer encore et encore jusqu'au dernier souffle, car un théâtre est une maison de création, un endroit ou peuvent et doivent s'inventer toutes les formes, sans restriction.

Merci à Marc-Antoine Jamet, maire de Val-de-Reuil, et aux services municipaux de la Ville de Val-de-Reuil, merci également au Conservatoire Intercommunal de Musique et de Danse de Val-de-Reuil / Léry / Poses, merci à la Factorie, à la compagnie Beau Geste, et plus particulièrement à Nadia Benamara, Vincent Grandserre et Patrick Verschuren.

Dominique Boivin &
Jean-Yves Lazennec

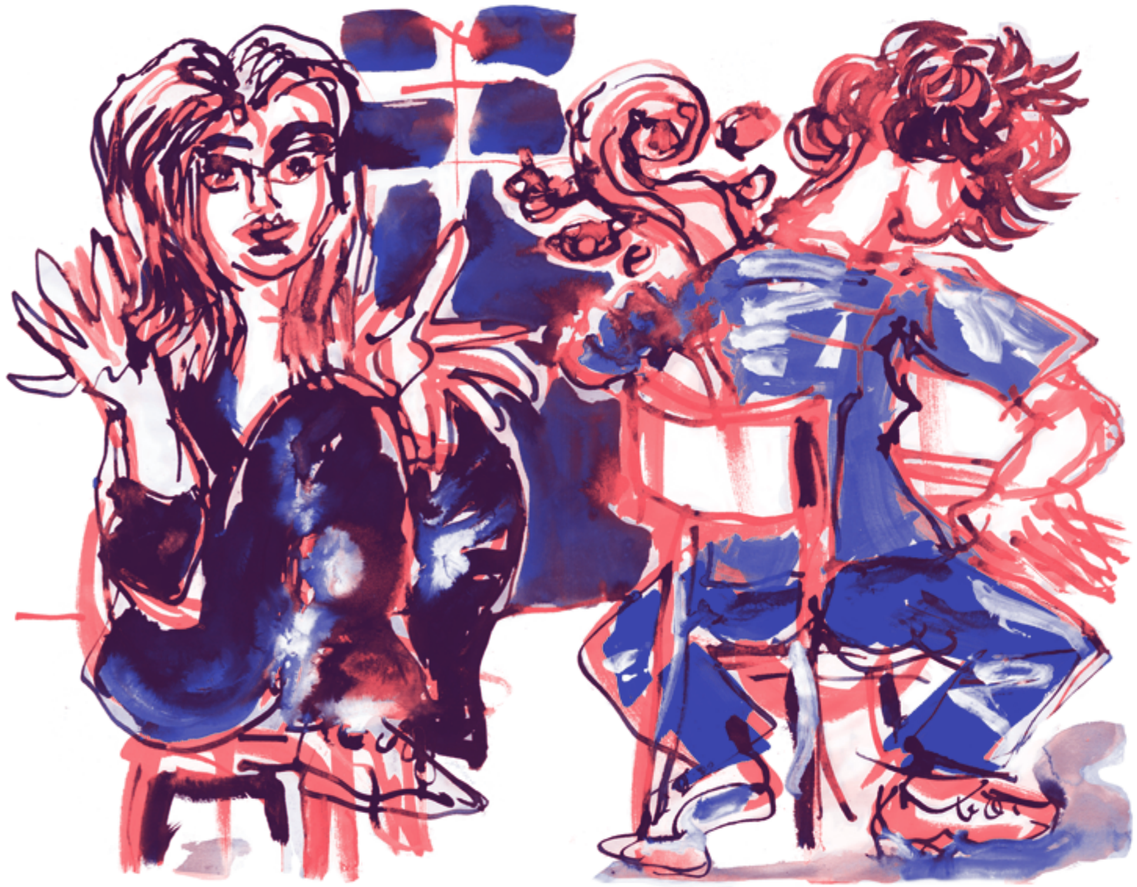
Charlotte Rousseau / La Presque Compagnie
Texte : Marie Nimier

Jusqu'au soir

Elles sont attachantes, martiales et tendres.
Précises. Concentrées. Éprouvantes.

Seules. Assemblées.
Engagées.
Pieds nus. Pieds chaussés. Pieds solides, ancrés.
Éléonore, Ambre, Tésia, Chloé, assises dans le clair-obscur du Dancing de l'île du Roi, comme sonnées, et Charlotte debout derrière la console — c'est elle qui a écrit la musique, une tuerie dirait mon fils. Elles récupèrent.
L'air est épais, chargé de sons, de fumées, de catastrophes. De mots qui font pleurer.
Mais elles ne pleurent pas. Elles dansent.
Même immobiles, elles dansent.
Leurs corps sont ceux d'après le chaos. Survivantes. Combattantes pacifiques et déterminées. Ont décidé d'éprouver le plateau. D'en découdre avec la violence. D'en découdre avec l'abattement.
Au tranchant du solo succède la complicité du groupe. Les gestes passent de main en main.
Ils évoquent un espoir qui nous touche au fond. Ou, plutôt qu'évoquer, l'expérimente.
L'espoir de nous serrer, de nous retrouver. Entières. Sincères. On a envie de les rejoindre et, comme elles, de ne pas hésiter à rester de dos dans les crépitements du feu. L'affrontement n'est pas toujours la meilleure solution. La force est dans l'arrondi. Les microévénements. Il ne s'agit pas de montrer, ni de démontrer. Ni même de raconter. Elles laissent la démonstration aux démonstrateurs.
Ne cherchent pas à nous vendre leur sauce.
Elles cherchent, tout court.
Réinventent le mot « consolation », à chaque répétition.

DES FEMMES, OUI, C'EST IMPORTANT, CE SONT DES FEMMES QUI DANSENT



Le comte de Keyserling aimait la musique. Il aimait Jean-Sébastien Bach, il était insomniaque. Il commanda une œuvre à Bach. Celui-ci composa 30 variations pour clavier qu'il confia à l'un de ses élèves les plus doués : Goldberg. Goldberg, dit-on, les jouait au comte afin d'apaiser ses nuits sans sommeil.

Sandy Ouvrier /
Collectif Manyways

Notre projet est nocturne. Il ouvre des fenêtres.
Il quête l'écoute et la confidence.
Il glane des histoires.
Il écrit les variations de perception des « Variations Goldberg », quand il s'agit de la nuit, de l'insomnie.

Mêler des mots aux notes de Jean-Sébastien Bach : c'est notre seconde intuition...

Un trio à cordes et une actrice, donc...

À la manière de Shéhérazade, créer du suspense, maintenir en haleine... ne pas dormir, nous avons imaginé que les Variations seraient entrecoupées de contes minuscules.

Des histoires de nuit, d'insomnie de gens d'aujourd'hui qui viendraient caresser l'universalité des « Variations Goldberg », leur incroyable modernité, leur géométrie parfaite.

Nous mettons en place un protocole afin de récolter de nombreux témoignages, à partir de ces témoignages, nous écrivons, mettons en rythme et en images les sensations nocturnes que l'on nous confie.

Rendez-vous dans un bar de nuit, une brasserie, un bar d'hôtel, via FaceTime ou au contraire au coin d'un feu...

Quand tu écoutes ça, tu penses à quoi ?

Quand tu écoutes ça, tu ressens quoi ?

As-tu déjà connu des nuits sans sommeil, volontaires ou subies ?

Que fais-tu de tes nuits sans sommeil ?

Quand tu ne dors pas, tu sais pourquoi ?

Ta dernière nuit sans sommeil, tu me la racontes ?

Ta dernière nuit sans sommeil, tu te l'expliques ? Et puis, tu me l'expliques ?

Fenêtre se dit Fenster en allemand...

Des fenêtres pour se glisser dans l'intime.

La fenêtre donne accès au monde extérieur et elle permet à l'extérieur de pénétrer à l'intérieur... Elle est un tremplin vers l'imaginaire.

Nous souhaitons donc imaginer un dispositif fait de fenêtres et de baies vitrées, légères et pouvant se déplacer très facilement afin de changer les points de vue, donner à voir, se donner à regarder.

Regarder le public cadrer le regard des fenêtres mouvantes comme autant de quatrièmes murs qui se craquellent.

La fenêtre permet une diffraction de la lumière, nous pourrons ainsi jouer avec l'heure : du soir à l'aube...

Les interviews sont menées avec délicatesse, de nombreuses personnes se sont prêtées au jeu, des personnes de tous âges, de tout univers.

Écrire notre texte fait de notes et de mots.

Laisser se dérouler deux ou trois variations écrites par Bach, puis mêler la musique et les mots,

Le déroulé du spectacle, à savoir sa part fictionnelle – faire de ces petites histoires vraies l'histoire d'un spectacle –, sera guidé par la construction des « Variations Goldberg ».

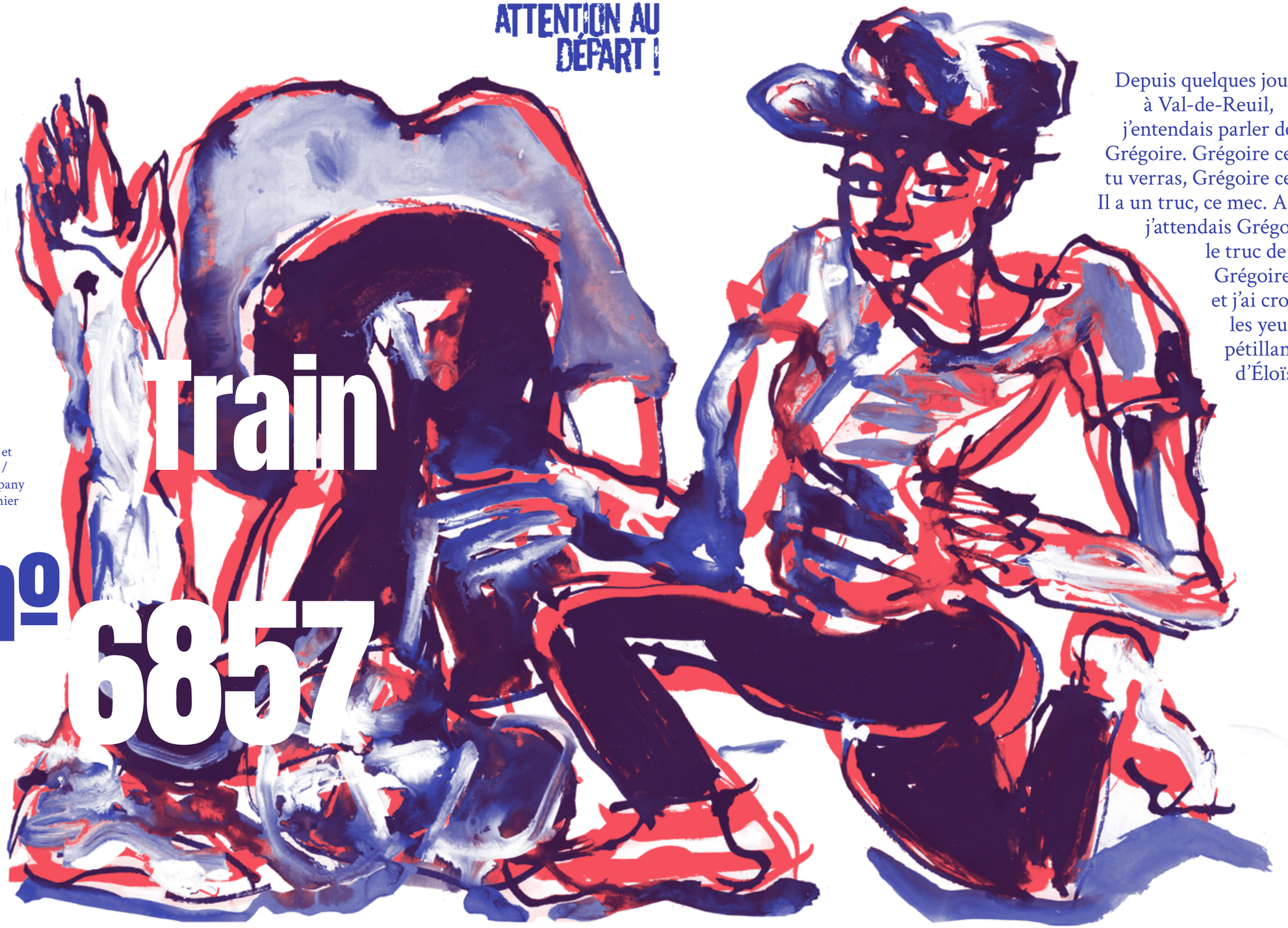
Il racontera le cours de toute une nuit.

Fenster

ATTENTION AU DÉPART !

Train nº 6857

Éloïse Grastilleur et
Grégoire Manhès /
Duck-Billed Company
Texte : Marie Nimier



Depuis quelques jours à Val-de-Reuil, j'entendais parler de Grégoire. Grégoire ceci, tu verras, Grégoire cela. Il a un truc, ce mec. Alors j'attendais Grégoire, le truc de Grégoire, et j'ai croisé les yeux pétillants d'Éloïse.

Ils sont deux en résidence, deux à créer, s'appuyant l'un sur l'autre pour faire surgir des situations cocasses, façon couple burlesque des films en noir et blanc. Et s'il écrit la musique, c'est bien à deux que se mène la danse sur la scène de la MAJ où ils ont posé leurs affaires.

Une semaine de répétition, une semaine entière ! « C'est beaucoup, s'enthousiasme Grégoire, on n'a pas l'habitude d'avoir de grandes plages ! »

Une grande plage, donc, avec un tapis noir qui gondole en guise de sable, évoquant irrésistiblement le mouvement du train. Car nous sommes dans un train. De chaque côté de l'espace, des chaises municipales figurent les banquettes sur lesquelles s'assiéront bientôt les premiers spectateurs venus flairer l'air d'un Arsenal hors les murs. L'espace de jeu est la travée centrale. Les incursions vers les spectateurs respecteront les distances sanitaires, mais l'on sent bien que ces deux-là seraient prêts à grimper sur les genoux des voyageurs s'ils le pouvaient, et que tout le wagon partirait dans un joyeux délire au moment du contrôle des billets.

La danse se cherche, narrative, théâtrale, ponctuée d'annonces SNCF (prises sur le vif ou enregistrées maison), annonces montées et démontées — il s'agit d'un incident, si dans, si dans, si dans, d'un retard difficile à évaluer… Éloïse fait la moue sous sa casquette, façon Anna Karina dans « Pierrot le Fou », Grégoire se gratte la tête, l'air perplexe, il est très fort en air perplexe, Grégoire. Il a de grandes mains qui sortent tout droit d'un tableau d'Egon Schiele.

Les répétitions se poursuivent le lendemain matin. Matinée solo, Éloïse expérimente cette chose que nous connaissons tous : elle revient de la voiture-bar, les bras chargés de victuailles. Impro sur le tombé rattrapé glissé coincé avec une idée fixe en tête : continuer à boire son verre d'eau. Avec le masque, ça se corse. La scène clownesque vire à la tragédie, le regard se transforme. Du « Je danse avec des trucs » on passe à « Je ne lâcherai rien ».

Camille Boitel /
Compagnie L'immédiat
Texte : Marie Nimier

Le poids des choses

LES CHAPEAUX, CE SONT DES HALTÈRES

Promis, juré, Camille : je ne dirai rien. Je ne ferai pas un copié-collé des images choc du « Poids des Choses ». Ni un best of poético-jubilatoire — le genre de bande-annonce qui accroche ton regard sur le Net, et tu attends tout le spectacle que les scènes annoncées adviennent. Et quand elles adviennent, tu ne découvres pas : tu reconnais. Tu te dis : Ah bon, c'était ça ?

Même si je le pense, promis, juré, craché par terre : je ne dirai pas que vous êtes géniaux, Sève et toi. Je mettrai tout en œuvre pour ne pas créer la déception.

Camille tire ses longs cheveux en arrière.

— Il faudrait que je les attache, dit-il en regardant vers les coulisses d'un air distrait.

Autour de lui, un sombre bric-à-brac et des élastiques munis de harnais qui tombent des cintres, mais rien pour les cheveux. Ou alors les cheveux d'un géant. Rotations poignets, rotations chevilles, Sève s'échauffe.

— On va faire un filage, lance Camille après s'être raclé la gorge. Vous êtes prêts, on file ?

Se racler la gorge, c'est tout ce que l'on a le droit d'accomplir sans s'attirer les foudres de ses voisins en ces temps de Covid. On ne tousse pas. On ne s'approche pas. On ne se serre pas dans les bras. On en pleure, parfois, avant de s'endormir, en déroulant la liste des annulations. Cette résidence arrive à point nommé. Dans les coulisses, conciliabules. L'équipe s'affaire. Kenzo, Pierre-Olivier, Jacques et Margot. Derniers réglages. Dernières questions.

Sève interrompt ses échauffements. Elle se tourne vers nous. Ce sera un filage sans le texte, nous prévient-elle, normalement Camille parle beaucoup. Il n'y aura pas les costumes non plus, ni tous les accessoires.

— Et puis, ajoute Camille qui, malgré son air perdu, n'en perd pas une, les chapeaux rouges, là, posés sur la barre, eh bien ce ne sont pas des chapeaux.

Son visage s'illumine. Sève plisse à son tour les yeux. Sous les masques, on devine un grand sourire.

— Les chapeaux, traduit Camille, ce sont des haltères !

Patrick lève le nez de ses peintures. Désaltère ?

— Des / haltères, articule Sève en mimant le geste de soulever non pas le coude, mais de la fonte.

— Alors je peins des boules noires au bout de la tige ? demande Patrick.

— Oui, c'est ça, des boules noires à la place des chapeaux.

LE LIT AVALE LE DORMEUR DU VAL

« Le poids des choses », c'est le titre du spectacle, alors des haltères, oui, ça tombe sous le sens, comme tombent les lettres qui brillent sur le rideau, en fond de scène, pendant l'entrée du public. Une par une, dans un bruit de ferraille, elles se détachent. Le noir se propage, le décor s'anime. Lit, balances, tables et chaises vivent la vie des objets — de ceux, pour citer le poète Claude Royet-Journoud, qui contiennent l'infini.

De ceux qui cherchent à se dépêtrer de l'emprise des humains.

— J'ai une grande salade de pâtes de riz, propose Camille, assez pour tout le monde. Si ça vous va, on peut ajouter un pamplemousse et un avocat.

C'est ça, Camille, tout ce que tu veux, on te suit, on vous suit, même la salade de pâte de riz on se l'engouffre, et on en redemande.

Les maux se coincent dans ma gorge

Ulrich N'Toyo / La Youle compagnie
Texte : Jean-Yves Lazennec

Elles sont trois et voudraient être des milliers. Adeline, Sophie, Lucie … pour combien d'autres dont les voix sourdent et s'élèvent, afin d'affirmer que décidément entre les femmes et les hommes ça va plus se passer comme ça !

« Les maux se coincent dans ma gorge » : c'est le titre du spectacle à venir. En regard : des mots, récoltés auprès de femmes, anonymes ici, auxquels nos trois parques prêtent leur corps, leur voix, leurs chants, leurs volontés. Des paroles ici recueillies et réécrites par l'homme du projet, Ulrich.

Solide gaillard, comédien, conteur nous dit-il, d'une voix douce, si souriante, avec cette façon particulière de rouler les « r » dont on se dit qu'elle est peut-être une signature des rives, côté Brazza, du fleuve Congo – cet écho que la francophonie renvoie à notre français si sèchement pointu d'aujourd'hui, si raboté de cette douce vibration ; l'accent d'un souvenir, d'une langue perdue ?

Retrouver une parole, prendre langue avec les femmes, voilà donc l'affaire en cours !

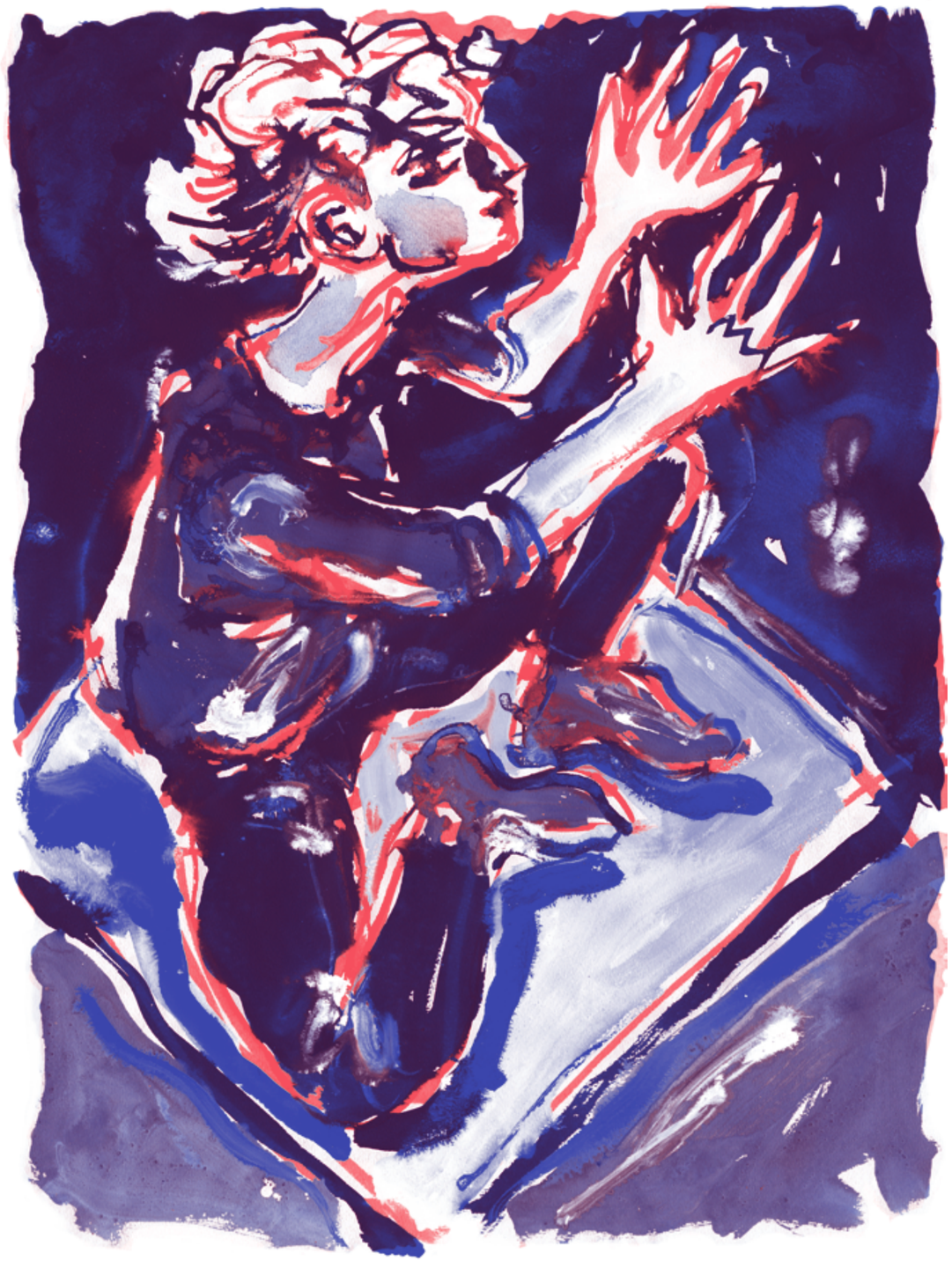
Mais lesquelles, ou encore laquelle ? À ce point-ci on reste encore à devoir le deviner, mais l'ami N'Toyo préfère répondre par l'invocation de la musique.

Rythmes, modes, scansions parfois savantes, plaisir de la musicalité, son lointain d'une flûte qui arrivera sur le plateau, bien des musiques rejoindront ce trio, et c'est aussi une quête sensuelle que cette équipe recherche.

Apparaît alors une question vieille comme le théâtre et les antiques dionysies dont aime à parler le metteur en scène à ses interprètes : qui parle, qui est parlé, et comment ça se tisse tout ça, par quelle convention, par quelle adresse au public ?

Ça cherche: « il ne faut pas tout montrer, ne pas fermer les mots », « pas tout mâcher pour le public, il doit lui aussi faire sa part du travail, aller vers vous ». Cette affaire du vrai/faux, de l'incarnation, de l'identification périlleuse de la comédienne à un personnage, et là plus précisément à une femme « réelle », tout ça est tout entier présent… remettre sans cesse le travail à l'ouvrage.

Succède celle du journalisme, par l'égrenage de faits divers toujours douloureux, c'est alors du côté du théâtre documentaire que ça penche, mais vient se superposer la musique qui va bousculer l'illusion de la vérité de l'anatomie des faits, pour se préserver de ne rien conclure trop hâtivement de ce farouche féminin/ féminin pluriel…



Damien Droin /
Compagnie Hors Surface
Texte : Marie Nimier

Le poids des nuages

La tête dans l'alignement du dos pour ne pas s'exploser les cervicales.

L'ANGLE ET LE ROND

Damien est un enfant de la balle, comme on dit. Il a laissé au vestiaire le vernis du gymnaste. La prouesse est accessoire, elle est là pourtant, éblouissante, saltos arrière, vrilles et autres arabesques qui serrent le ventre du spectateur, mais l'essentiel n'est pas dans l'enchaînement des figures convenues, nommées, applaudies. L'essentiel est dans l'abandon.

En cette première semaine de septembre, la compagnie Hors Surface a tendu sa toile dans le Conservatoire de musique et de danse de Val-de-Reuil. Avec la complicité de Dominique Boivin, Damien et Émilien lancent les bases de leur prochain spectacle. Le matin, où nous venons assister aux répétitions, Damien est seul sur l'immense trampoline qui prend tout l'espace de la scène. Une chanson se dessine, la chanson de sa vie. Son père, acrobate, dirige une école de cirque. Sa mère est conteuse et écrivaine. Son premier spectacle ? Il avait cinq ans. Il jonglait en duo avec son papa, et il n'y a pas beaucoup d'effort à faire pour les imaginer tous les deux.

— On faisait ça pour s'amuser, raconte-t-il, pour les arbres de Noël, les comités d'entreprise.

De son enfance, Damien a gardé un visage rond et des boucles d'ange. Son corps est à l'image de son visage. Ses muscles n'ont pas débordé. La puissance est au centre de la machine. Tout naturellement.

Il suffit de faire quelques pas sur le trampoline pour comprendre qu'il n'y a rien de naturel là-dedans. Pour compliquer les choses (et faciliter la vue des spectateurs), la structure est inclinée. Un trou est percé au milieu de la toile, comme une trappe pour accéder au monde d'avant. En sortira une échelle de bois en équilibre précaire — un trait vers le ciel, un point d'appui qui tangue, prétexte à multiples allégories. On tombera de l'échelle, on reviendra sur l'échelle, comme si le film passait à l'envers. On la montera la tête en bas. Ou sans les mains.

Damien parle encore et bondit, rebondit, lâchant quelques références, quelques-unes de ces phrases que l'on écrit dans les dossiers. Il ne semble pas trop y croire. L'important est là, devant nous, l'important se cherche. Le temps se rembobine, tout en souplesse, la gravité est inversée, mais le temps passe aussi, et comme la répétition se termine, Damien nous invite à nous allonger sous le trampoline. Palpitations garanties. Un corps nous fonce dessus, on va mourir écrabouillés, c'est ballot, on aurait bien vécu encore un peu pour voir ce que deviendra le spectacle.

Peu à peu on s'habitue, et Patrick reprend ses pinceaux (c'est irrépressible). Quelque chose lui échappe qu'il tente d'attraper. Dans un coin, un trombone à coulisse attend le retour d'Émilien. Plus loin, une table, un ordi. Damien regarde l'heure. Il a rendez-vous dans cinq minutes pour une visio à propos d'un prochain spectacle avec douze acrobates guinéens.

— J'ai trois créations en cours, explique-t-il, et derrière la douceur surgit son incroyable force de travail. L'année dernière, il m'est arrivé un sale coup. Rupture des talons d'Achille, ben oui, les deux à la fois… Il a bien fallu rebondir… C'est à cause d'une blessure au dos que j'ai commencé le trampoline. Je suis aussi funambule…

Damien s'assied derrière son écran, une lumière bleutée baigne son visage, alors seulement je remarque la ligne formée sur son front par l'implantation de ses cheveux. Une belle accolade horizontale, orientée vers le haut, qui sert à retenir en un même ensemble tous ses projets, ses rêves et ses secrets. Il est temps de s'éclipser. Patrick remballe gouaches et pinceaux, je referme mon carnet, nous voilà devant le Conservatoire, voie de la Palestre. Des ados masqués stationnent devant la porte du collège. Il faut rentrer chez soi. Faire avec le virus et la dureté du sol.

Une enfant disparaît

Marie Nimier et Patrick Pleutin
Texte : Marie Nimier

C'est à nous de jouer. À nous de nous enfermer sur l'île du Roi, sous la charpente du Dancing, et d'essayer de nouvelles formes. Patrick suggère la construction d'une table de dessin ambulante, inspirée d'un chariot de cuisine, une sorte de lanterne magique à roulettes, un outil passe-partout, pliable, et pouvant se transporter dans le coffre de sa voiture. Il fait des plans…

En ces temps compliqués, nous sommes à la recherche d'outils simples pour présenter aux publics les plus divers, et pas forcément dans des théâtres, nos lectures augmentées.

Comme le soulignait Confucius, Aristote et bien d'autres après eux, le tout est supérieur à la partie. Faire en sorte que la poésie s'empare d'un sujet de société, d'un drame intime, et pas seulement d'une errance ou d'un état flottant, est le fil conducteur de notre résidence. Partager des émotions politiques, où le cuit se mélange au cru, la gouache à la lumière, le papier sulfurisé aux teintes sulfureuses des mots qui cognent.

Nous choisissons, dans un premier temps, de travailler sur une nouvelle policière qui se déroule ici-même, à Val-de-Reuil ; nouvelle publiée il y a quelques années dans le journal « Le Monde » sous le titre « Un enfant disparaît ». Dès que nous serons libres de nos mouvements, nous irons faire des repérages dans les lieux où se déroule l'enquête : la piscine, l'éco-quartier, la cantine de l'école Louise-Michel, la dalle, l'hôtel Formule Un en bordure d'autoroute, la nouvelle boulangerie près de la gare, les bords de l'Eure… En attendant la fin du confinement, nous travaillons sur la structure, l'élaboration des outils et des personnages. Sous les pinceaux de Patrick, ils prennent corps, et je les découvre comme jamais je ne les avais imaginés.

Madame Fontaine, la dame de la cantine, celle qui mène l'enquête. Moi, en l'occurrence, puisqu'il s'agit de la narratrice. Elle racontera l'histoire confortablement installée dans son sauna portatif. Dominique Boivin, pour l'occasion, me prête une perruque blanche coupée carrée, avec la frange au ras des yeux. Ça promet.

Magali Lescure, la gamine plus si gamine, celle qui disparaît. Blondeur exotique. Gourmande. À ses côtés, Théo Pétrel, le meilleur ami qui n'a pas que des bonnes idées.

Thomas Lescure, le papa de Magali. Pas vraiment beau (mais quand tu le regardes, tu craques) et la maman de Magali, dont on ne connaît que la photo. Comédienne. Mannequin peut-être. On ne l'a jamais vue aux réunions de parents d'élèves, ni à la kermesse.

Le Petit Commissaire (pingre) et son Assistante (service-service, à l'aise dans son uniforme).

Martinsky, l'homme assis — le suspect numéro un désigné par ce petit con de Théo. Il habite en face de l'école. Passe ses journées à son bureau, et n'a ni portique ni barbecue dans le jardin de son pavillon (c'est louche).

Le vendredi arrive, les personnages sont campés, l'idée de la narratrice dans son sauna portatif validé, mais déjà nous avons envie d'aller explorer d'autres territoires, toujours sur le thème de la nourriture (manger, ne pas manger, cuisiner, se faire cuisiner, suer, fondre, enfler)… C'est fait pour ça, les résidences. Passer, et dépasser.
À suivre…

1+1=3

MATIÈRE PAYSAGE

Yan Raballand / Compagnie Contrepoint
Texte : Marie Nimier

Parmi tous les projets invités à Val-de-Reuil en cet automne particulier, celui de la compagnie Contrepoint est sans doute le plus gonflé, par sa modestie même. Et le plus délicat. C'est également le plus ambitieux, en termes d'accueil : Yan Raballand a réuni, avec la complicité du Théâtre de l'Arsenal, neuf comédiens, une danseuse, un vidéaste, un peintre et une écrivaine pour tenter une expérience chorégraphique et en garder la mémoire. En plein confinement (deuxième vague), c'est une aubaine. Un pari un peu fou. Le gars, il prend des gens comme ça, des comédiennes, des comédiens, au hasard on dirait, parmi ses amis ou les amis de ses amis, ses complices de toujours, ses rencontres d'un jour, sans les avoir vus jouer pour certains, danser pour la plupart. Le gars, il les rémunère, parce que « c'est la moindre des choses, dit-il — et comme ça, je me sentirai libre de tournicoter autant qu'il me plaira autour d'une idée. Je pourrai tout leur demander ! »

Plus que demander, il donnera — c'est ce que je comprends dès la première journée de travail, et chacun repartira ragaillardi, prêt à affronter Noël que le virus, malgré tous ses efforts, n'aura pas réussi à éradiquer.

Une semaine ensemble, donc, pour chercher. Ou peut-être : pour confirmer une intuition. Voir ce qui marche et ce qui ne marche pas, en faisant toujours confiance à la danse. « Tu aimes moins ce mouvement ? dit Yan à un de ses interprètes. Alors il faudra que tu l'aimes dix fois plus. » À aucun moment il ne sera question de lancer les bases d'un spectacle. Il y aura simplement une présentation du travail le vendredi mais, règles sanitaires obligent, sans public extérieur — quelques membres de la compagnie Beau Geste et du Théâtre de l'Arsenal seront là, masqués de noir, assis sagement sur une rangée de chaises — c'est à cette occasion que sera évoquée l'idée (voir plus haut) de la modestie.

On connaissait les arts modestes, ils ont leur musée à Sète qui a pour vocation de montrer ce que l'on ne regarde pas. La danse modeste serait-elle à la danse contemporaine ce que la danse contemporaine est à la danse classique ? Les corps des comédiens sont comme ils sont. En apparence moins travaillés que ceux des danseurs. Moins sculptés — ou sculptés par autre chose que de l'entraînement. Sculptés par la pratique de leur métier, mais surtout par la vie, la nourriture, les années. Ils ont 37, 43, 66 ans. Ils ne sont ni forcément souples, encore que, ni forcément musclés. Ni forcément excentriques. Tous partagent ces qualités qui font que Yan les a conviés : l'habitude du plateau, la capacité à entendre des indications, à les mémoriser, l'appétit d'inventer dans un cadre proposé. Et, ce mot encore, l'humanité. L'humilité ?

Devant un chorégraphe, le comédien est dans une position singulière. Il est celui qui ne sait pas. Ou qui ne sait pas bien. Pour Yan, il est celui qui sait autrement. Qui bougera autrement.

Les comédiens seront par rangée de trois. Trois rangées de trois, donc. Ils danseront en suivant un rythme lent, sans se toucher (ou presque), séparés et ensemble. Les gestes ne se succéderont pas, ils se transformeront à la façon de l'eau ou des nuages, selon la technique du morphing — comme à la fin, explique Yan, du clip « Black and White » de Michael Jackson (la comparaison avec le roi de la pop s'arrête là, encore que, fera remarquer l'un des participants, Yan a quelque chose de Bambi, vous ne trouvez pas ? Un Bambi blond).

Quand la mémoire est bien calée, que chaque ligne sait ce qu'elle doit faire, on met en lumière les connexions, les rendez-vous, les points et les contrepoints. La rencontre des regards. L'écoute est au cœur du processus, jamais Yan n'impose ses mouvements. Jamais il ne corrige. Jamais ne montre. Il n'y a ni saut, ni course. Au plus vite, de la marche. Et ça marche. Au cinquième jour de travail, il est temps de faire un filage. Je regarde ma montre : douze minutes d'une beauté fragile. Pas un truc curieux, brindezingue, loufoque, non : une façon d'être au monde avec soi et avec les autres, sans exagération. Une performance modeste, oui, le mot est bien trouvé, qui ouvre le cœur et monte les larmes aux yeux.

Laurence Brisset / Ensemble De Caelis
Texte : Jean-Yves Lazennec

Mahaut, fille de bois

Du merveilleux ! Des cordes, des vents, des instruments inconnus … certains semblent simples, d'autres bien plus compliqués – jamais vus –, des vibrations particulières, des sons, des tonalités qu'on n'entend plus depuis bien longtemps … et d'un coup, tout est là, de nouveau !

Quand se mêlent aux instruments les voix féminines a capella de l'ensemble De Caelis, on perçoit instantanément que l'on est convié à un voyage dans le temps et l'imaginaire – comme une porte dérobée qui viendrait de s'ouvrir sur un présent d'il y a huit siècles… ! Un drôle de présent, dont cette équipe musicalement si experte, va se saisir en empruntant le chemin de fantaisies d'un conte musical, chanté, joué, masqué, inventé par l'autrice Anouch Paré, et le truchement de grandes marionnettes.

Étonnement aussi de voir se côtoyer ici, via ce journal de bord, la complicité formelle des dessins de l'ami Patrick, et ces jubilatoires fantasmagories.

L'équipe prévient les enfants présents pour cette répétition ouverte :

LE MOYEN ÂGE EST PLEIN DE DRÔLERIE, DE GROTESQUE

Il invente, découvre, transgresse et manie avec verve les idées, les mots et les notes. Témoin le monde des enluminures où dans les marges foisonnent hybrides incongrus, animaux musiciens, tout un théâtre burlesque de la vie. C'est cet univers caustique, libre, puissamment imaginatif qui inspire ce conte émaillé de chansons, de polyphonies issues du monde des trouvères et des jongleurs, de compositions dédiées au spectacle lieu de relier le monde de l'imaginaire médiéval à celui de la création et de l'enfance.

Le héros sera une héroïne dont les péripéties se situeront dans un Moyen Âge imaginaire mais historiquement documenté.

Il s'agira d'inventer ces trois « trobairitz », femmes troubadours, à la fois chanteuses et diseuses, tour à tour fées, mère, enfants, animaux ou bien monstres. Les masques et les marionnettes serviront l'imaginaire médiéval si foisonnant, où le rire, l'irrévérence, mais aussi la peur sont amplement représentés.

Quelques jours plus tard, Laurence, Caroline et Eugénie, nos trois trobairitz donc (on apprend déjà des mots nouveaux très anciens), avec la complicité de Jean-Lou, l'homme orchestre, ont été rejointes par de puissantes marionnettes à gaines, sous la direction de jeu de Véronique et Xavier. Étranges créatures, en effet, qui ne les quitteront plus.

C'est leur première rencontre, et déjà ça foisonne – on rit, on s'amuse, mais ces objets qui s'animent peuvent aussi devenir inquiétants quand leur sont prêtées les voix de nos conteuses, chanteuses et diseuses d'épisodes merveilleux. Comme l'histoire des fées qui volaient les bébés au berceau et les remplaçaient par de simples bouts de bois : s'ils recevaient beaucoup d'amour ils devenaient réels. C'est là que commencera l'histoire de notre petite Mahaut, qui plus tard fera le tour de la Terre en quête de son identité.

Ces premiers jours de répétition sont si riches, on voudrait que le temps aille aussi vite dans l'autre sens, et ainsi satisfaire notre impatience d'en découvrir davantage, tout de suite.

Le contraire de l'approche de ces artistes, dont le répertoire témoigne, tout à l'inverse, qu'il faut s'accorder un précieux temps d'artisans pour reprendre les outils si lointains et si proches que d'autres nous ont laissés et qui enchantent encore notre présent.

Lorraine Kerlo Auregan / Compagnie Morituri te salutant
Texte : Jean-Yves Lazennec

Face au mur

Ils sont jeunes et ne craignent pas la mort !

On la connaît cette équipe de gladiateurs, issue de diverses promotions de la classe d'art dramatique du conservatoire de Rouen, elle a participé à plusieurs de nos impromptus de présentation de saison, et on les vit également au Théâtre de l'Arsenal lors d'avant-premières de leurs spectacles, de sorties de promotion.

On leur souhaite pourtant un peu de patience avant cette échéance fatale.

Notre époque et ses invraisemblables violences n'est certes pas en reste de mirmillons et de rétiaires de tous poils dans les arènes réelles ou virtuelles qui nourrissent notamment les jeunes imaginaires, tout comme ceux de nombre d'auteurs contemporains: et ici c'est le Britannique, Martin Crimp, avec sa trilogie « Face au Mur » qui est au programme du jeu de massacres.

Lieu neutre, temps neutre, pas de personnages, pas de noms, pas vraiment de dialogues, trois sortes de récits, instables, toujours prêts à glisser dans le sable. Voilà pour la piste, si lisse et pourtant pleine d'embûches.

On l'aura compris, Crimp c'est un moderne, on n'y cause pas du tout comme chez Tchekhov, Molière ni même Sarraute. Voilà un défi stimulant pour Héléna, Laurraine, Charles, Andréas, mais aussi Eva, venue de Bretagne et qui compose l'environnement sonore.

Mais de quoi s'agit-il vraiment dans cette étrange trilogie ? Pas facile d'y voir clair, tant l'auteur semble faire parler le réel au conditionnel présent.

Alors on cherche en dansant parfois, en chantonnant aussi, en guettant quelques vrais dialogues qui seraient restés cachés, vestiges de formes d'autrefois, auxquels s'accrocher un peu.

Le premier jour sur le plateau il y avait une salle de classe (tables, chaises, tableau noir…), le lendemain plus rien ! Seul un joli sol en miroir sombre et des lumières latérales, dans lesquels des protagonistes cherchent la voie étroite d'une sorte de « mine de rien ».

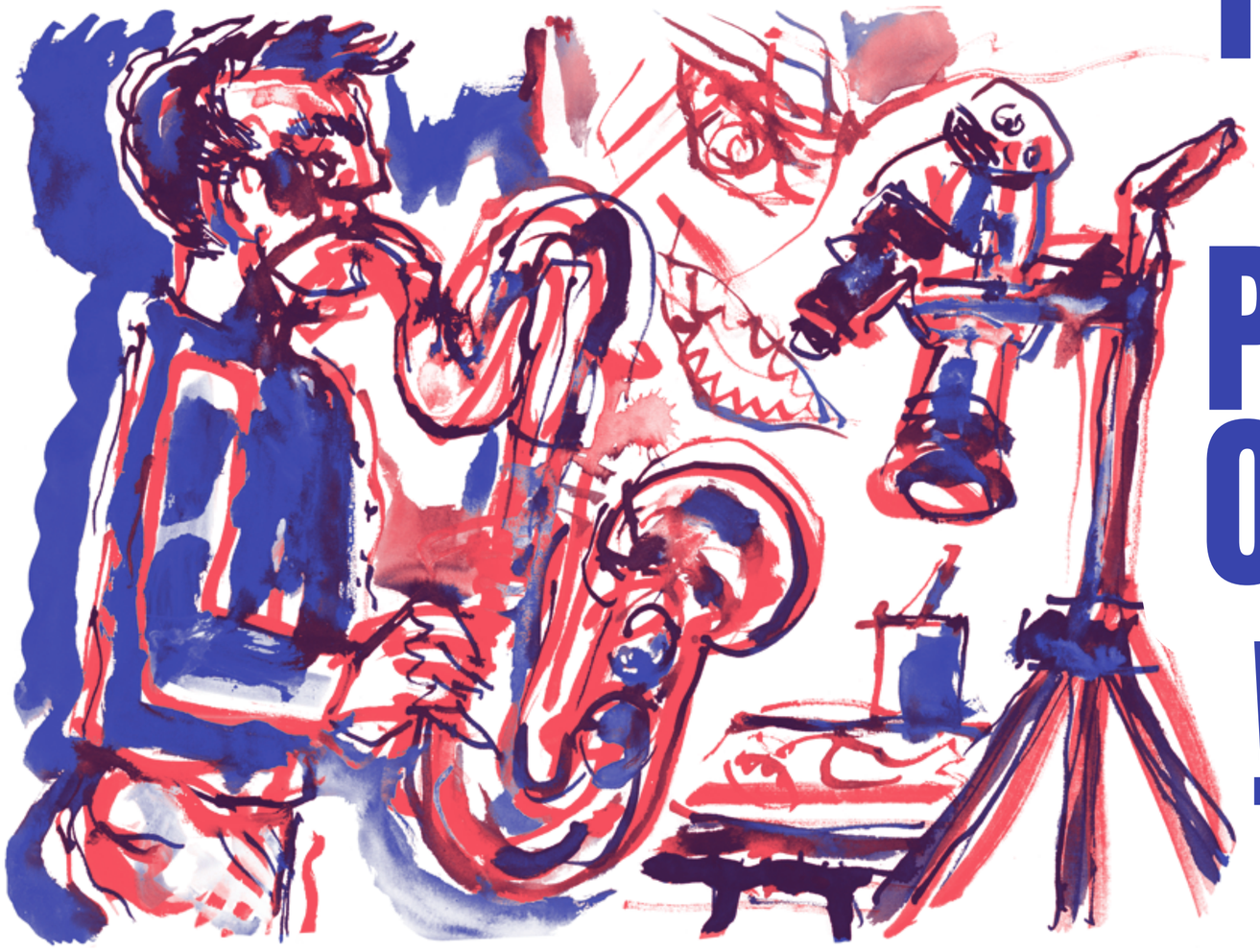
C'est peut-être là une clef pour entrer dans cette écriture qui semble échapper.

Les trois fables paraissent se passer de nos jours dans quelques cités urbaines et policées construites pour classes moyennes apaisées. Et bien sûr ça va basculer, sans en avoir l'air, dans l'horreur, un peu façon « American Psycho » de Bret Easton Ellis, mais sans que pourtant cela paraisse changer quoi que ce soit au final…

C'est là le charme de Crimp – comme s'il ne croyait pas vraiment lui-même à tout ce qui se présente comme pourtant « vrai », à moins que ce soit plus simplement des variations de « possibles » ?

Ainsi se manifestent alors cette forme de poésie d'écriture, cette insoutenable légèreté du récit, qui soufflent à nos jeunes amis cet art difficile de la répétition du tout et son contraire, comme autant de propositions pour nourrir l'art de l'acteur, qui, l'air de rien, agirait comme malgré lui, une ombre qui lui chuchoterait « ut salutaret ».

Antoine Berland / Collectif Les Vibrants Défricheurs
Texte : Jean-Yves Lazennec



OMUPO !

Un plateau de répétition de musiciens électriques, c'est à peu près tout le contraire d'un plateau pour danseurs. Ici l'espace, l'épure, le vide et des corps en mouvement ; là un vrai et scrupuleux et volontaire bazar! Des instruments en tous genre, des trucs et des machins étranges aux formes improbables parfois très volumineuses, des témoins d'amplis qui clignotent tout le temps, des fils partout, des chaises pour accueillir la solide immobilité des interprètes – bref des têtes le plus souvent penchées en avant, vers les doigts ou les pupitres, et surtout ... du matos !

Ça c'est pour l'ordinaire, mais avec les Vibrants Défricheurs certes il y a tout ça, mais en beaucoup plus sophistiqué ! Des instruments inventés de toutes pièces, avec de surcroît des écrans, des tables qui tournent, des peintres/plasticiens et une caméra en directe avec un chef opérateur itinérant. Ça brasse, ça cherche, avec une passion incroyable pour l'improvisation. Tout partira de là pour ne cesser d'y rester.

Les sublimes outils d'artisans électronico-baroques sont la voie d'accès à cette rareté ludique. À l'écoute, ça ressemble à rien de bien référencé, on se laisse surprendre par toute cette liberté, ce « free », comme on disait il y a quelque temps encore.

Et puis, chemin faisant, celui qui regarde assiste à ces moments projetés sur écran d'« écriture automatique instantanément déchiffrée ». Une drôle d'installation : ils sont alors trois captés en surplomb qui inventent en direct une partition, jouée par ceux qui ont encore les mains libres. Notes, dessins, coloriages, brouillons de brouillons, on se retrouve face à une sorte d'Ouvroir de Musique Potentielle, un OMUPO, qu'auraient adoré Raymond Queneau et ses copains.

Mais là aussi, comme pour leurs prédécesseurs en littérature, techniquement c'est du haut de gamme. Piano, saxos, batterie, guitares, percussions, cordes, etc. Ça envoie ! comme on dit dans le jargon. Cette virtuosité au

service de la musique elle-même peut parfois questionner sur la fabrication d'une musique pour musiciens. Et pour commencer pourquoi pas ? La poésie et le désir de se faire plaisir en travaillant beaucoup sont là. Que deviendra ce travail de résidence avec la complicité du Théâtre de l'Arsenal ? Ils n'en savent rien eux-mêmes pour le moment – c'étaient des débuts, du laboratoire, de l'expérimental et des fantaisies, avec de belles surprises à venir, impossible d'en douter : on s'impatiente déjà !

Frédéric Jessua / La boîte à outils
Texte : Jean-Yves Lazennec

Come Together !

Les Beatles auront juste mis 10 ans avant de devenir immortels.

Le plus grand groupe de rock de l'histoire explose en 1970, mais c'était une mèche lente qui couvait depuis des années. Pour qui le veut, on sait tout des différends qui progressivement les éloignèrent – juridiques, amicaux, familiaux, crise de management etc. –, mais là n'est point le sujet dans la salle de l'auditorium du conservatoire qui sera pour une semaine la thébaïde du groupe de la compagnie Boîte à Outils.

Ici on commence à répéter le futur spectacle « Come Together ! ». Ils et elles sont six, sur les traces du groupe mythique, avec comme boussole la musique incroyablement novatrice des quatre garçons, et en arrière-plan la période d'enregistrement de « Abbey Road » et la séparation du groupe qui va suivre. Ce sujet dramatique, historique ou musical, l'équipe de Frédéric Jessua veut d'abord en faire une épopée artistique, avec instruments plus ou moins d'époque. L'équipe, et c'est là déjà une première singularité, réunit d'abord des metteurs en scène et des comédien(ne)s, avant des musiciens, même si certains ne sont pas en reste aussi de ce côté-là. La matière ? La musique, et la fable qui l'aura accompagnée autour des années 1967-1969.

On passe d'un instrument à l'autre, on diffuse des fragments authentiques, on improvise longtemps sur deux accords sublimes des maîtres – les échos remontent alors, le merveilleux de cette époque que le temps enjolive encore est de nouveau là. On connaît le référent et on cherche à inventer quelque chose de rare et sensible 50 ans après … oui, 50 ! Et pourtant il y a du pur présent dans cette aventure. On essaie des fragments de textes dont on ne veut surtout pas qu'ils soient didactiques, tandis qu'un matelas à même le sol attend Yoko Ono, la méchante, qui avait squatté le studio et n'a pas été pour rien dans cette affaire de divorce.

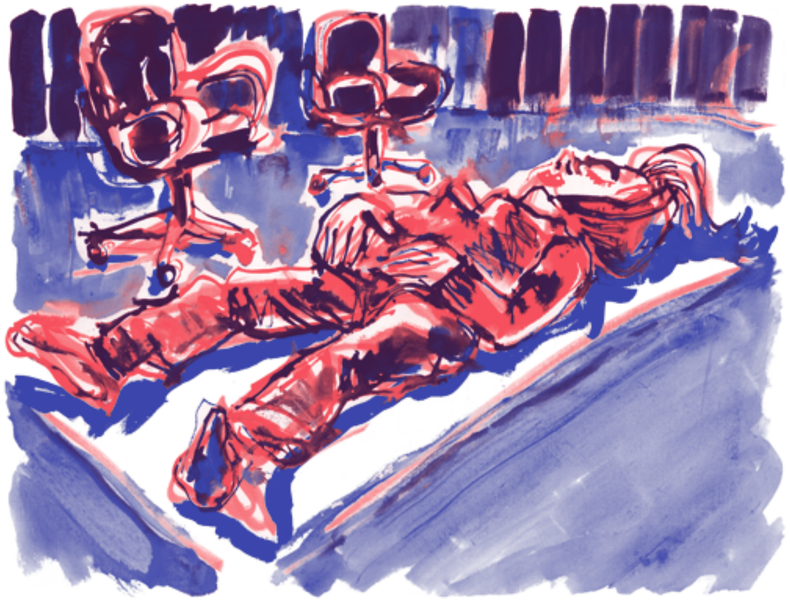
À partager ces moments de répétition, on se dit qu'un spectacle sagement d'une heure quinze ce serait peut-être hors sujet. On rêve d'une immersion musicale et narrative dans un studio pendant des heures. En 1976, Bob Wilson avait fait un spectacle/ opéra (repris souvent depuis) de plus de cinq heures avec Philip Glass et Lucinda Childs, c'était « Einstein on the Beach ». On y entrait et on en sortait comme on voulait, un verre à la main, comme dans un cabaret, mais plutôt sophistiqué.

Avec ce projet, aux moyens certes lilliputiens en regard, c'est pourtant à cette forme qu'on se prête à songer; quelque chose de très ouvert sur le souvenir sensible et vivant d'une période historique, qui réunirait de façon singulière, comme dans un rêve éveillé, les spectateurs et cet ensemble atypique.

LES GALETS AU TILLEUL SONT PLUS PETITS QU'AU HAVRE

(CE QUI REND LA BAIGNADE BIEN PLUS AGRÉABLE)

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau / Compagnie PJPP
Texte : Dominique Boivin



Je devais assister à un filage vendredi 11 décembre à 11h, le rendez-vous était pris. Je devais voir le travail en cours puis écrire un texte.

Durant cette semaine PJPP en résidence Arsenal hors les murs à la MJA de Val-de-Reuil, une semaine d'immersion pour poursuivre le travail de leur prochaine création « Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre ».

Je parle avec eux de leur projet, ils me parlent de bêtise et je leur réponds « L'Idiotie », ce livre de Jean-Yves Jouannais qui parle des arts plastiques, de la littérature, de la musique et du cinéma, regorgeant d'artistes qui ont joué à faire les idiots, dont certains ont fait le choix de n'être pas compris.

Ça m'intéresse l'idiotie, j'y vois un voyage hilare.

Ils me disent le jeudi soir que le filage est annulé. Ils veulent utiliser leur dernier jour pour finir impérativement un passage.

Je ne verrai donc rien. Ils ont raison, les espaces libres pour chercher sont rares, mieux vaut ne pas perdre de temps.

Je vais donc m'imaginer leur bêtise ou leur idiotie.

Est-ce que cela se rapprochera des « Idiots » de Lars von Trier ou bien aura un goût d'irrévérence à la Paul McCarty ?

Quand on est gamin, on entend souvent « arrête de faire l'idiot », pourtant il y a dans l'idiotie une forme de spiritualité. Un goût pour l'intelligence, non pas celle qui fait de nous un premier de la classe.

« Regardez-moi bien ! Je suis idiot, je suis un farceur, je suis un fumiste. Regardez-moi bien ! Je suis comme vous tous » (Tristan Tzara).

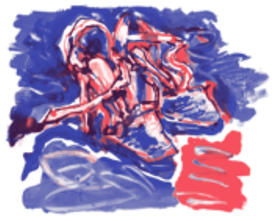
La Scène

Benjamin Coyle /
Compagnie Kopfkino
Texte : Dominique Boivin et
Philippe Priasso

La dernière compagnie en résidence était présente juste avant nos fêtes de Noël. Dans ce théâtre rénové avec son plateau neuf et peint en noir profond, ses projecteurs dirigés minutieusement, la musique diffusée dans un système son haut de gamme, cette dernière séance a dessiné dans ce noir d'encre, son monde fait de traits d'élégance.

Dominique Boivin

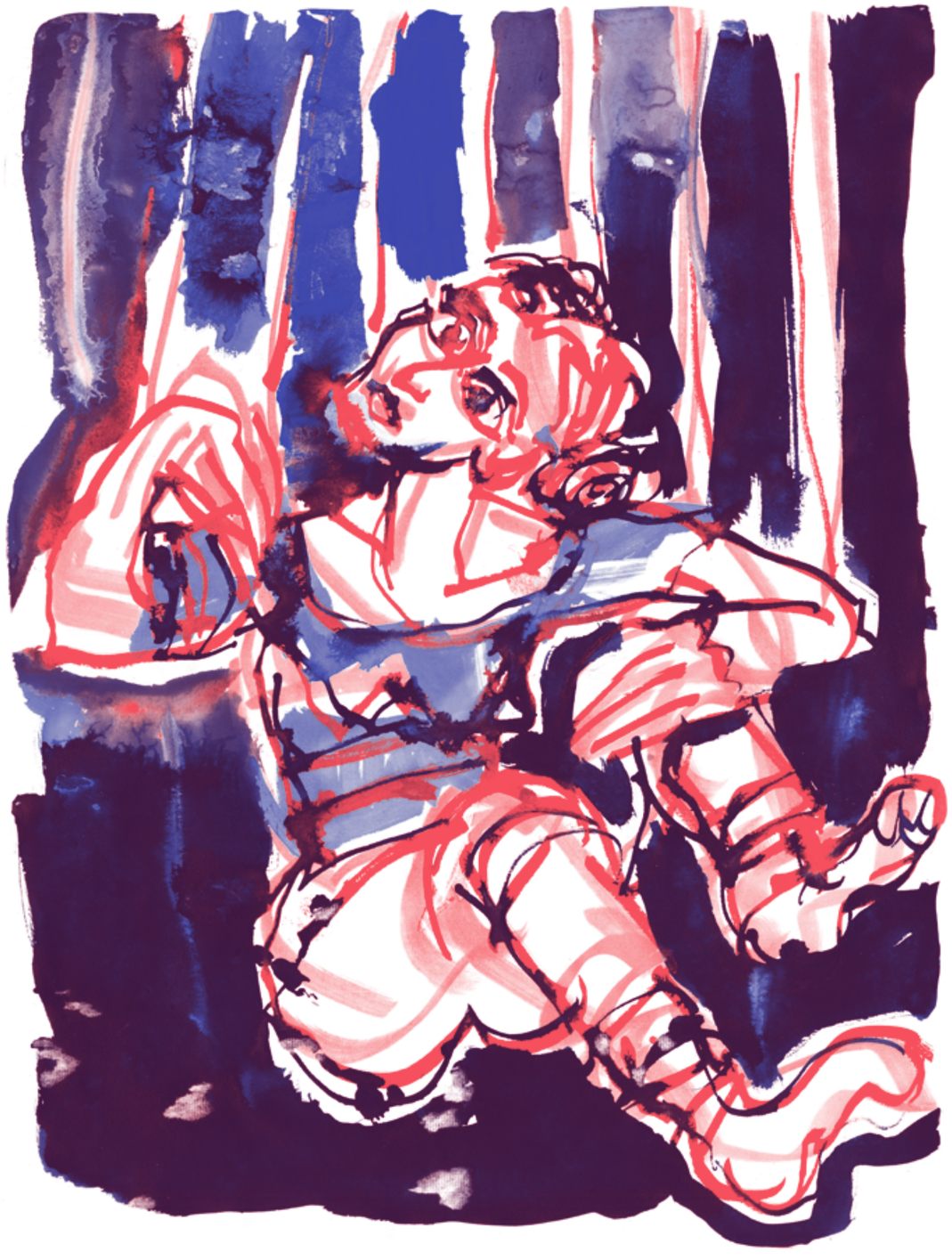
Il ne faut pas plus de deux secondes dans un rai de lumière surgi du noir profond du plateau pour nous avertir que pénétrer le monde ouaté de Benjamin Coyle et de ses complices se mérite et qu'il va falloir se retrousser les méninges comme on se retrousserait les manches. Oh ! Pas au sens intellectuel du terme, mais bien au sens mémoriel d'un cerveau qui chavire en suspension dans l'éther. Tant le moment délicatement singulier qui nous attend va amortir la course des souvenirs rugueux et âpres dans les couches successives de leurs remontées au temps présent.



Pour preuve ces gisants ressuscités de leurs nuages après une partie de cartes improbable faisant tourner le « re » des verbes en action comme une incantation à la répétition infinie de nos claires ou obscures obsessions. Avec en prime, haut perchée sur talons blancs, une invitation aux esprits qui nous habitent à les rejoindre dans une vie bien réelle, et parfois dans des scènes aussi mornes et banales que celles que les clichés de notre quotidien peuvent produire.

La vie n'est pas la mort et la mort n'est pas non plus la vie. Sous le chapeau de Benjamin, elles semblent néanmoins se rejoindre dans l'endroit unique et précieux de ses souvenirs vrais, rêvés ou imaginaires, que seul le plateau d'un théâtre peut, par la magie du temps et de l'espace retrouvés, permettre d'appréhender... Enfin, ne soyons pas trop ambitieux, ne serait-ce que les contours d'un sfumato décalé et subtil.

Philippe Priasso



À jeux ouverts

Mes peintures se créent sur le vif. Sur le vif des répétitions, des restitutions des 14 compagnies invitées au Théâtre de Val-de-Reuil. Je dérègle du jeu dans la peinture, à jeux ouverts. La partie n'est pas jouée.
Ce sont des peintures en scène des expériences pensées par les gestes chorégraphiques, aussi bien que par les mots de l'écrivaine Marie Nimier qui a pris en charge la musicalité de l'écriture de ce journal. Liées à ses mots, mes peintures sont des incorporations des gestes chorégraphiques inventés tout au long de ce temps bouleversant que nous traversons aux aguets, toutes et tous ensemble. Ce temps se poursuit, jusqu'à quand ? Jusqu'à l'épuisement ? Nul ne sait. Ce temps engage l'invention aussi bien que notre résistance créative.

Je reçois le monde spontanément. Ici, je suis irradié, subjugué par la présence des corps en acte. J'intègre les gestes des danseurs et j'en témoigne, sans passer par l'emprise des codes photographiques. Le moteur de ma peinture, c'est le visible : je restitue au monde sa charge et je rends vivante par le dessin la présence des artistes ; tout cela en direct. Ici nous rendons compte de toute l'intelligence gestuelle : les mouvements esquissés, corporels, oculaires, lacrymaux, buccaux ; les souffles de vie de ces artistes en action pendant la parenthèse offerte par les résidences. Peindre en scène, avec elles, avec eux ; mes feutres, mes calames, mes encres, mes gouaches et mes pinceaux rejouent les possibles combinaisons des « mimèmes », comme les appelle Marcel Jousse, reçus du jeu des acteurs, des corps des danseurs, musiciens et circassiens. Cette expérience du geste offert, mise en place avec la complicité des artistes invités, est une sorte de rituel, elle rend aussi possible la création d'un laboratoire des choses agentes et des choses agies.

C'est une prise de conscience qui me permet de bâtir une mémoire vivante, dont l'adjuvant omniprésent est le rythme de ces gesticulateurs que sont les artistes avec qui je suis.
Un processus d'interaction intense se joue entre nous. La peinture que j'applique prend corps en direct. Mes gestes de peintre, tout ce que je dessine, composent autant de saisies du réel qui font de moi un anthropologue « mimeur » ; un « cinémimeur » qui se joue du réel. Nos pratiques artistiques, ici réunies, ne sont pas de simples « en face » du peintre. Ce sont avant tout des rencontres riches et précieuses parce qu'elles déplacent les lignes, elles retournent le sens des interrogations sur les représentations de l'espace chorégraphique et sur le geste. Le chemin, c'est la présence, l'interprétation, autour desquelles ma peinture articule son chemin. C'est un chemin plastique mais aussi de « vérité ». Il faut le dire. C'est-à-dire une éthique du sens de l'existence en général. C'est fondamental. « Éthique » ne veut pas dire ici « morale » mais signale et accompagne une interrogation de ce qui vaut la peine. Elle dégage l'horizon d'une certaine plénitude du vivre. Peindre, c'est vivre. Quand je peins, je suis frappé par la nécessité que j'ai de la « réelle présence ».

Le fait d'être « en présence » nous unit ; c'est important par les temps qui courent, où d'aucuns prônent la distance. La présence est un des possibles face au retrait dans l'isolement imposé et dicté comme étant salutaire. À l'Arsenal, les artistes sont présents. Ils sont ensemble. Et cette présence est irremplaçable.

Patrick Pleutin

Le Théâtre de l'Arsenal est une Scène conventionnée d'intérêt national « art et création pour la danse », par le Ministère de la Culture et de la Communication.

Le Théâtre de l'Arsenal est subventionné par

Le Théâtre de l'Arsenal est soutenu par l'agglomération Seine-Eure

theatredelarsenal.fr

Conception et réalisation graphique :
Make Ready Studio + Patrick Pleutin / Peintures : Patrick Pleutin

Licences 1-1089596, 2-1089594, 3-1089595